Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 15 (1914-1915)

Artikel: La femme et la guerre
Autor: Hautesource, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750337

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA FEMME ET LA GUERRE

En juillet de l'an 1914, Lausanne réunissait dans une imposante assemblée les instituteurs et institutrices des cantons romands et, à propos de culture nationale et d'éducation civique, des paroles s'échangeaient que les faits ne devaient pas tarder à transformer en saisissantes prophéties.

Les débats prirent en effet une ampleur imprévue et l'âme de la Patrie nous apparut tangible, ce jour-là, dans la profonde nef de St-François, où résonna le cliquetis d'épées des pacifistes et des militaristes, aussi ardents ferrailleurs les uns que les autres. — Un article des conclusions du rapporteur nous frappa et nous réjouit tout particulièrement. Monsieur Chessex y reconnaissait expressément qu'une culture nationale et une éducation civique étaient dues aux jeunes filles comme aux jeunes garçons de nos écoles populaires. Cet article fut souligné par une approbation unanime; non que les lauriers des suffragettes fissent envie à aucune d'entre nous — que le ciel qui nous accable de tant de maux, pensions-nous alors, nous préserve du pire: „le suffrage féminin!" — mais il nous plaisait de voir reconnu par un homme ce droit de la femme à servir son pays en connaissance de cause. Le patriotisme de la femme, affirmions-nous, est indiscutable et s'est manifesté mainte fois au cours de notre histoire nationale. Mais il n'est pas de même nature que celui de l'homme. Son pays, ce n'est pas le territoire conquis ou défendu par de hardis coups de main, c'est sa maison, au milieu du paysage amical, le cadre familier où se déroula son enfance, où s'écoule sa vie journalière. Gardienne des traditions, d'instinct, elle maintiendra et transmettra l'esprit national. On ne court aucun risque à lui confier une part du sort de la patrie. Jamais elle ne la mettra en péril, parce que ce serait en même temps exposer son foyer. Mais viennent les jours de malheur national, toutes les œuvres humanitaires la trouveront prête. Transformer son instinct de patriote en volonté consciente et raisonnée, la préparer par une solide éducation civique à être la digne compagne et la collaboratrice intelligente du citoyen, c'est doubler la force vitale de la nation.

Les événements, avec un brutal réalisme, sont venus corroborer nos hypothèses, mettre au point nos prévisions.

La guerre? Que savions-nous de la guerre? Ce que nous en avaient conté ceux de soixante-dix? C'était si loin dans le temps! Les échos de la guerre des Balkans? C'était si loin dans l'espace! Dès la mobilisation, nous avons compris le sens de ce mot odieux.

Pour la majorité d'entre nous, la guerre était jusqu'alors le choc meurtrier de deux armées dans un tumulte de mitrailleuses et de bombes, quelque chose comme un terrible orage, après lequel, au lieu de troncs et de moissons, des corps humains joncheraient le sol bouleversé. Et puis le soleil sourirait à la terre apaisée et sous la poussée des rejetons nouveaux elle resplendirait de plus belle.

Le 1er août déjà, nous devions nous rendre compte que ce n'est pas cela. Peut-être même la vision soudaine que nous eûmes au premier appel aux armes, fut-elle la plus vraie et la plus exacte, celle qui synthétisera le mieux dans notre souvenir les multiples aspects de la détresse collective. Rappelez-vous ces grappes humaines sur les quais des gares. Dans le tohu-bohu, on s'est groupé, tout près les uns des autres. La chaîne des bras d'enfants retient désespérément le père qui s'en va. Les lèvres serrées, les yeux trop luisants, la femme regarde fixement devant elle. Déjà perdu dans la troupe des camarades, le mari, le soutien, n'est plus à elle. C'est une unité parmi d'autres unités. Un devoir supérieur l'a arraché à ce qu'il avait cru jusqu'alors être son devoir et qui n'était que son bonheur.

— Je lui ai dit adieu comme à un mort, me disait une mère qui venait d'accompagner son fils unique. C'est pire encore. Dès cette minute suprême, chaque heure apportera sa part d'angoisse. Ce sont les nouvelles qui ne viennent pas. Quand elles arrivent, à peine est-ce une consolation. Tant de jours ont passé entre le moment où la lettre partit, du front où l'on se tue, pour rassurer le foyer où l'on pleure. C'est la vie matérielle, si difficile déjà quand on était deux pour lutter et s'entr'aider et qui devient un terrifiant problème pour la femme solitaire. C'est la misère qui frappe à la porte mal défendue et qu'on n'a plus le courage ni la force de repousser. C'est le petit enfant qui va naître à l'heure peut-être où le père agonise sur le champ de bataille. Ce sont toutes les rigueurs de la vie aggravées, multipliées par les mille ressources de la haine déchaînée. Avant que les armées ennemies

se soient affrontées, avant qu'aucun coup de feu ait été tiré, il y a déjà des victimes: ce sont les femmes.

La femme hait la guerre, d'instinct. La guerre rompt la tradition, l'enchaînement des faits journaliers, la succession naturelle des événements de la vie familiale; et la femme — conservatrice-née, pour le bien de l'humanité — ne se plie pas volontiers à ces caprices brusques de l'histoire des mondes. Elle hait la guerre qui détruit l'ordre des choses, l'harmonie, qui attente à la beauté dont son cœur a besoin autant que ses yeux, qui anéantit en un jour les richesses accumulées au cours des générations. Administratrice des ressources familiales, elle a pris plaisir de tout temps aux armoires où s'empile le beau linge blanc, aux fruits du verger cueillis par ses soins et alignés en bon ordre sur les claies du cellier, à ce bien-être qu'elle sait si bien organiser pour la joie de ceux qui lui sont chers. Comment voulez-vous qu'elle accepte de voir piller et détruire les humbles trésors accumulés par son économie? Mais elle hait la guerre avant tout et par-dessus tout parce que la guerre l'atteint dans ses tendresses les plus profondes. De son aisance, de sa quiétude, de sa sécurité personnelle, elle ferait encore bon marché. Mais, créatrice de vie, peut-être en connaît-elle plus que l'homme le prix. La maternité crée entre toutes les femmes un lien de solidarité qui fait de toutes les mères les citoyennes d'une même patrie, les initiées d'un même mystère. Elles commencent par l'enfant et c'est pourquoi chez elles le sentiment national sera toujours dominé par le sentiment humain, le souci de la race dominera toujours celui de la patrie. Dans tous les pays, l'élite féminine a voué ses forces à l'avancement des grands principes éducatifs. Ardente, perspicace et agissante, elle a travaillé pour l'avenir. Elle a lutté contre tout ce qui pouvait amoindrir la valeur humaine: l'alcool, le vice, les tares physiques et morales. C'est son œuvre d'un quart de siècle qu'on gâche et anéantit aujourd'hui.

— Ne nous les abîmez pas! Il faut vingt ans pour faire un homme! s'écria une Savoyarde, avec cette vaillance gaie qui n'appartient qu'aux femmes de France, quand l'appel du tocsin rassembla sur la place les jeunes recrues. Au cliquetis des armes, aux grondements précurseurs de la ruée sanglante, d'un bout de l'Europe à l'autre, dans toutes les langues, soyons-en sûrs, a répondu la même prière

suppliante, jaillie des sources les plus profondes de l'être: „Seigneur! épargnez-nous la guerre!“ La femme colonelle, chevauchant à la tête d'un régiment, ou faisant caresser par les petits enfants les canons homicides est une anomalie, un monstre. Etre parvenu à militariser même l'instinct maternel est peut-être l'œuvre de dressage déformant la plus colossale qu'ait réussie la discipline allemande. La vérité est que la femme aime et admire la force, mise au service de nobles causes, mais éprouve une répugnance innée pour la violence sanguinaire et la brutalité bestiale. Si rien ne vient fausser en elle le naturel, si l'excès des sensations ne l'a pas conduite à la névrose, elle ne fait aucune distinction, au tréfonds de sa conscience, entre la guerre et l'assassinat. Pour elle, par un sentiment direct et juste, tout homme qui abat un autre homme est un criminel et si les mères et les femmes osaient, sans crainte d'être taxées de lâcheté, affirmer leur pensée intime, elles vous diraient qu'au retour du fils ou de l'époux, une gêne paralysera la première étreinte, à l'orgueil se mêlera une secrète humiliation. Dans le combattant qui leur reviendra sain et sauf, paré de l'auréole du héros, malgré elles, toujours, elles reverront les autres — les ennemis — sur lesquels les visages des femmes et des mères ne se pencheront plus jamais.

Demandez-leur, aux sincères, si des doutes torturants ne hantent pas leurs nuits, si le soldat qui partait belliqueux ne leur est pas apparu comme un être insoupçonné et redoutable; si, sous les lauriers glorieux dont les mains des vainqueurs seront chargées, elles ne chercheront pas la souillure ineffaçable du sang.

— Dieu soit loué, mon fils est blessé. Plus jamais il ne pourra retourner sur le front! m'écrivait une mère allemande, fervente patriote. Et par cela, elle n'exprimait pas le soulagement égoiste de le savoir à l'abri. Elle avait accepté six mois de torture pendant lesquels, en qualité de motocycliste, il avait été exposé plus qu'un autre. Chaque jour, elle en avait fait le cruel sacrifice. Il restait à peu près seul de huit amis qu'ils étaient au départ. Elle avait tout accepté, hors de le savoir capable de tuer.

Nous ne nous rendrons jamais assez compte du drame qui se joue dans le cœur d'une femme le jour où son fils endosse l'uniforme pour la première fois.

Qu'on ne nous dise pas que c'est, chez elle, affaire de nerfs,

de sentimentalisme pleurard, que la prépondérance des femmes en éducation ferait des générations de faibles, d'impuissants. La femme de 1914 aura été la digne compagne des valeureux soldats de la „grande guerre". A tout elle a fait front. Refoulant sa peine au fond de son cœur, pour la dérober à toute pitié maladroite ou indiscrète, elle a remplacé par la volonté la force qui lui était enlevée. Surcharge de travail, privations, corvées souvent répugnantes de la charité, elle a tout accepté, sans plaintes et sans récriminations. Son civisme sans phrase s'est affirmé par des actes, et la guerre qui rue les hommes les uns contre les autres en une effroyable mêlée, a eu pour conséquence d'unir les femmes de tous pays en une communauté de souffrance, stoïquement supportée. C'est peut-être le spectacle le plus émouvant, le seul réconfortant qu'il nous ait été donné d'admirer au cours des événements exceptionnels de cette période où tout, dans le bien et le mal, s'est exaspéré jusqu'au sublime ou à l'horrible. Elles ont paré leur sacrifice de la grâce touchante du sourire; elles n'ont pas cru devoir ceindre leur front de la couronne des martyrs. Elles vont, viennent sous nos yeux, avec leurs gestes familiers, vous tendent, dans la boutique à peine moins achalandée, la miche ou le paquet bien ficelé. Si vous leur demandez des nouvelles du frère mutilé, du père prisonnier, du mari disparu, elles vous répondent sans vaines larmes, et si vous vous apitoyez et soupirez avec trop d'insistance, elles vous affirment que tout est pour le mieux puisqu'„il a fait son devoir". Parfois aussi, vous les surprenez, assises derrière la vitre, sous la relevée du rideau blanc. La lèvre plissée par un rêve intense et douloureux, le regard fiévreux fouillant les espaces insondables, elles cousent ou tricotent. C'est pour „lui" et aussi pour les camarades et même pour l'ennemi, redevenu, par la grâce brutale du schrapnel un semblable sur lequel se penche la pitié, un blessé dans une ambulance.

La plus humble, ouvrant à l'improviste son cœur mûri par la douleur, en laisse jaillir la flamme d'un héroïsme inconscient et magnifique. Il y a de ces silhouettes dont le souvenir vous poursuit. Ainsi cette ombre qui se haussa sur notre épaule, tandis qu'arrêtées sur le trottoir nous dévorions le communiqué de 5 heures. C'était une pauvre femme à la mince robe élimée, une ménagère besogneuse au tablier de cotonnade encore moite de la lessive un instant abandonnée, au visage émacié par les

soucis et les privations. Nous lui tendîmes le journal sur lequel, après quelques façons, elle se jeta en affamée.

— Vous avez quelqu'un „là-bas“ ? hasarda l'une de nous.

— Deux fils. Le premier est mort en Alsace. Du second, je n'ai jamais eu de nouvelles.

Un silence pesa si longtemps qu'il sembla ne jamais devoir finir. Ce fut elle qui le rompit. Redressant d'un effort de fière volonté son corps amaigri, elle essuya brusquement d'un revers de main les larmes qui s'obstinaient à gonfler ses paupières.

— Tout ça, ce n'est rien... Ce n'est rien, répéta-t-elle en jetant un dernier coup d'œil sur le communiqué, „si le pays est sauf“. Une autre encore, une vieille, celle-là, une belle vieille aux yeux clairs, aux cheveux si blancs sous la dentelle noire, contemplait avec une expression d'indicible douleur l'image de la cathédrale de Reims en feu. Devant notre compassion, elle eut comme une honte de sa faiblesse.

— J'ai un gendre „au feu“ et je suis bien vieille pour élever mes petits-enfants, nous dit-elle. Mais qu'importe? Si la France est victorieuse, je crierai: Vive la France! et si elle est vaincue: Vive la France encore!

N'est-ce pas là l'expression de l'abnégation la plus complète, de l'idéal patriotique le plus admirable? Si la femme insuffisamment préparée a pu, d'intuition, atteindre à ce degré d'élévation morale, que serait-ce si une éducation civique bien comprise ajoutait à son sentiment inné la force d'un jugement conscient et raisonné?

Le féminisme, comme le pacifisme, comme beaucoup d'autres utopies en „isme“ nous a déçues. Jamais la femme ne fut plus odieusement outragée, jamais ses droits ne furent plus effrontément violés. Elle a été torturée dans ses affections, livrée comme une proie sans défense, entraînée comme une épave dans le tourbillon des passions déchaînées. Nous garderons toute notre vie, comme un remords, le souvenir de ces théories de vieilles arrachées de leur terroir et traînées comme des captives en troupeaux tragiques le long d'un effroyable calvaire. Et les femmes, en un élan unanime, unies en une même indignation n'ont pas su protester, au nom de toutes les mères, de toutes les filles, de toutes les épouses. Impuissantes, peut-être même inconscientes, elles ont assisté à cette profanation, sans tenter un mouvement d'universelle

réprobation. Serions-nous donc, malgré nos bravades et nos formules émancipées, les esclaves des temps primitifs, dociles sous la loi de la force? La guerre a trouvé les femmes aptes aux luttes les plus pénibles, elles se sont révélées courageuses et dignes. Si l'humanité n'a pas croulé avec toutes les lois morales jusqu'aux fonds les plus troubles des temps barbares, c'est à la femme qu'elle le devra en grande partie. Si demain, malgré le recul et le temps d'arrêt, elle reprend sa marche en avant, ce sont les femmes encore, patientes, promptes à l'espoir, ardentes chercheuses d'idéal, qui marqueront le chemin. Du chaos, un monde nouveau va naître.

Il y faudra, pour l'éducation de la race, une femme nouvelle. Qui sera-t-elle, pour y accomplir sa mission véritable? Déjà, je ne répondrai pas aujourd'hui comme hier. La génération transitoire à laquelle j'appartiens, qui naquit aux choses de l'esprit au lendemain de 1870, et dont l'âge mûr assiste épouvanté à la conflagration de 1914, est, intellectuellement, tourmentée par un dilemme. Ou s'accrocher fidèlement aux vieilles traditions familiales, à l'idéal ancien de la femme, ombre du chef de famille, vouée aux soins intérieurs, exerçant son influence discrète dans le rayon qui s'étend du manteau de la cheminée à la haie qui ferme l'enclos, ou — par une apostasie qui pour satisfaire la raison n'en offusque pas moins l'instinct — marcher hardiment dans la voie ouverte et faire, sans restriction, de la femme égale de l'homme devant la souffrance et devant les risques, la femme égale de l'homme devant le droit au sens strict et concret du mot.

Certes, l'ombre de Louise Michel dont sourirent nos pères, nous a mal préparées à une conversion et les exploits ridicules des suffragettes ne furent point pour y travailler. Mais dans la sincérité de notre conscience nous ne pouvons méconnaître que les événements qui ont mis en présence les hommes parfaitement organisés et équipés pour la destruction, ont trouvé les femmes désarmées pour le salut non d'un peuple ou d'une nation, mais d'une humanité. Si toutes les forces dont la femme dispose en puissance avaient pu être mobilisées comme celles des combattants, sans doute la face des choses aurait été changée, car si les hommes ont des intérêts divers qui les poussent à se heurter les uns contre

les autres, les femmes ont des intérêts communs qui les incitent à la solidarité par dessus toutes les frontières.

Sans doute, elles n'auraient point évité la guerre, résultante d'obscurs facteurs contre lesquels se brise la volonté humaine, mais elles en auraient modifié le cours et leur effort plus coordonné eût certainement plus pratiquement abouti.

La conclusion qui s'impose, quoi qu'il en coûte à notre sentiment de l'avouer, est celle même que me soumettait M. Ernest Bovet, le vaillant directeur de *Wissen und Leben*: „Les droits de la femme, *tous les droits,* sont une nécessité dans l'évolution de la justice humaine". Mais qu'avant de les lui donner, on la prépare à les exercer. Que par une culture civique intelligente on la renseigne non seulement sur l'histoire pittoresque et sentimentale de son pays, mais encore sur son développement psychologique, ses valeurs et ses nécessités économiques, son évolution sociale. Alors, elle pourra prendre une part active aux grandes actions collectives. Elle en aura payé le droit, par le complet sacrifice d'elle-même. Instruite par la guerre, attachée plus que jamais à son pays, pitoyable à toutes les misères pour en avoir été la victime expiatoire ou le témoin inutile, elle pourra travailler, par l'établissement de la paix, à la grandeur future de la Patrie.

L. HAUTESOURCE

□□□

MEIN SOMMER

Von R. J. Lang

Du bist mein strahlender Sommertag,
Ich liege froh unter einem Baum,
Die Blätter über mir regen sich kaum
Und die Vögel kreischen vor mir im Hag.

Ich staune in die Sonne hinein,
Die Augen tun mir vor Leuchten weh:
So dass ich einen hellen Schein
Um deine braunen Haare seh.

□□□